

# Comme un rêve suspendu

Entre espoir et fureur, Colum McCann replonge dans le New York du milieu des années 1970 en suivant l'extraordinaire traversée du funambule Philippe Petit entre les Twin Towers

**ET QUE LE VASTE MONDE POURSUIVE SA COURSE FOLLE de Colum McCann**

Traduit de l'anglais par Jean-Luc Piningre, Belfond, 444 p., 22 €

En ce matin du 7 août 1974, les New-Yorkais pensent être frappés d'hallucination collective: un homme marche dans le ciel. Le funambule Philippe Petit vient de s'élancer sur un câble tendu entre les deux tours du World Trade Center. Maintenu en équilibre par un simple balancier, il danse dans le vide à 400 mètres d'altitude. Un songe éveillé, dans une Amérique qui sort d'un cauchemar. Une période noire marquée par l'assassinat de Kennedy et par la guerre du Vietnam. Deux jours plus tard, le 9 août, le président Nixon démissionnera à la suite du scandale du Watergate, et les Twin Towers, tout juste sorties de terre, deviendront les symboles d'un tout nouvel essor. Mais aujourd'hui, c'est lui, Philippe Petit, qui incarne avant d'autres le rêve d'un avenir. En bas, dans la chaleur étouffante, la foule retient son souffle.

L'exploit, récemment retracé dans un documentaire (1), sert également de trame au cinquième roman de l'Irlandais Colum McCann. Il en retrace chaque étape en y mêlant les récits de vie d'une dizaine d'habitants imaginaires de la mégapole. Prêtre, juge, artiste ou prostituées, rien, a priori, ne semble les rapprocher. Changeant de style pour chaque histoire, McCann renforce cette impression et paraît alimenter le mythe d'une ville saturée et violente, où personne ne s'arrête jamais. «*New York. Tous ces gens. Vous êtes-vous jamais demandé ce qui nous fait tenir?*», s'interroge l'un des personnages.

Pourtant, tous vont se croiser et se rejoindre, attirés par l'énergie



Philippe Petit lors de son spectacle à Manhattan (décembre 2002), en mémoire de sa performance entre les Twin Towers en 1974. Pour les personnages du roman, le temps s'est suspendu comme pour retenir leur souffle devant l'exploit du funambule.

folle d'une cité qui dévore l'espace et a pour objectif de soumettre le temps, dans un instant présent qui durerait toujours. Car au-delà de l'histoire et de la ville, une expérience commune les rassemble, celle de la déchirure: Claire, face à la perte de son fils mort à la guerre, assourdissant silence dans les appartements feutrés de Park Avenue. Tillie, prostituée, qui n'a pas réussi à sauver sa fille des souteneurs du Bronx; ou encore Corrigan, un prêtre-ouvrier qui a contracté un «*pacte avec Dieu pour mieux repousser le désir*» jusqu'à rendre impossible l'éclosion de l'amour. Pour eux, le temps s'est suspendu, hypothéquant l'avenir.

L'écriture de McCann n'est jamais flamboyante, il n'en a pas besoin. Ces bribes d'existences ne prétendent pas rivaliser avec le coup d'éclat du poète funambule. Colum McCann désire juste

transcrire avec fidélité ces voix qui menacent de rompre et risquent, chacune à leur niveau, une exclusion du monde. Ce monde qui a trahi toutes leurs illusions et leurs rêves de justice. L'auteur leur offre une chance de recréer un lien en prenant comme prétexte l'incroya-

**« La littérature nous rappelle que toute la vie n'est pas déjà écrite : il reste tant d'histoires à raconter. »**

ble événement. Comme si, le temps d'un livre, rêve et réalité jouaient à se confondre.

Un fil, donc, qui traverse le ciel. Unique trait de pinceau traversant la toile vide. Une forme d'invitation pour voir que, tout près, il reste des espaces libres. Qu'il faut les admirer pour mieux les investir à la seule condition de

se poser un peu. Tel Fernando, jeune photographe qui cherche avec passion les graffitis cachés au plafond des tunnels du métropolitain. Explorant toujours plus les entrailles de la ville, il refuse lui aussi qu'elle limite ses désirs, entrave sa liberté.

Juste au milieu du câble, le funambule s'arrête. Reste immobile quelques secondes puis s'allonge doucement pour regarder le ciel. Il croit entendre monter les cris de la foule. Il sait avoir trouvé le silence parfait. En conquérant l'espace, il vient de réussir, volontairement cette fois, à suspendre le temps. Pour le lecteur, bien sûr,

un autre bruit résonne. Une autre déchirure qui court en filigrane. L'effondrement des tours. Le mythe d'une Amérique invincible a imposé le 11 septembre, renversant notre monde. Certains y ont même vu une fin de l'histoire. Pour McCann, au contraire, «*la littérature nous rappelle que toute la vie n'est pas déjà écrite: il reste tant d'histoires à raconter*». Ce roman en est la preuve. Une parabole pour accepter le délitement. Une approche lucide du lent travail de deuil, nécessaire et possible, pour distinguer ce qui subsiste. Pour découvrir, une fois la poussière retombée, que tous les liens rompus sont devenus racines. Et que l'on peut y puiser la force de reconstruire.

STÉPHANE BATAILLON

(1) *Le Funambule* («*Man on Wire*»), lire *La Croix* du 20 décembre 2008.

## MARQUE-PAGE

### ROMAN

#### CE QUE JE SAIS DE VERA CANDIDA de Véronique Ovaldé

Éditions de l'Olivier, 293 p., 19 €

■ Roman après roman, Véronique Ovaldé se construit un imaginaire bien à elle, inventif et fantasque. La voici cette fois qui s'empare d'un univers tout proche du sien, où le merveilleux tient une place à part, puisque *Ce que je sais de Vera Candida* ressemble fort à ces contes sud-américains que l'on lit justement pour être ailleurs. Vera Candida, c'est une jeune femme qui veut échapper à la malédiction familiale. Chacune leur tour avant elle, sa grand-mère et sa mère ont été victimes de l'infamie des hommes. Rendue magnifique par son acharnement à déjouer le destin, la jeune fille va tout faire pour quitter Vatapuna, son île natale, avant d'y revenir, au crépuscule de sa vie, parce que l'on revient toujours sur les lieux de ses premières blessures. Avec cette histoire foisonnante et magique, véritable ode à la liberté, Véronique Ovaldé confirme un très grand talent, celui d'une conteuse hors norme.

MARIE DE CAZANOVE

### CHRONIQUES

#### L'AMOUR EN KILT

#### d'Alexander McCall Smith

Traduit de l'anglais par Élisabeth Kern, 10/18, 447 p., 14 €

■ Toujours aussi fantaisiste, sensible et ironique, voici de retour la joyeuse bande écossaise imaginée par Alexander McCall Smith dans ce troisième volume (qui peut parfaitement être dégusté sans avoir lu les précédents) de ses *Chroniques d'Édimbourg*. Nouvelles aventures donc pour le petit Bertie, surdoué qui aimerait que sa mère omniprésente – et horripilante – le «*lâche*» un peu; la délicate Pat, amoureuse une fois encore du garçon impossible; le mélancolique et philosophe Angus, flanqué de son inséparable Cyril (lequel est un chien); le fragile Matthew, si peu sûr de lui qu'il en oublie de goûter la vie... Et quelques nouveaux venus, brossés avec tendresse et malice par un auteur observateur de la nature humaine dont il épingle avec flegme les petits ou plus fâcheux travers. On lui sait gré de son humour, en partageant bien souvent sa vision du monde qui oscille élégamment entre optimisme sans naïveté et pessimisme sans aigreur.

EMMANUELLE GIULIANI

### ROMAN

#### LE SECRET GRETL de Marie-Odile Beauvais

Fayard, 400 p., 21,90 €

■ Quelques années avant sa mort, la grand-mère de l'auteur lui confie un secret: avant de se marier avec elle, son grand-père avait eu une fille avec une Allemande, Gusti, qu'il aimait passionnément. Il pensait l'épouser lors d'une première permission durant son service militaire mais la déclaration de guerre d'août 1914 ajourne son projet. Bloqué à Toulon, Paul ne peut donner signe de vie, si bien que Gusti, persuadée que son fiancé est mort, finit par se marier elle aussi. La fillette, qui s'appelle désormais Gretl Mühlorfer et qui, dès 1938, s'enrôlera dans la Wehrmacht, sera secrétaire à Paris de 1940 à 1945. Forte de ces quelques informations, l'auteur part à la recherche de cette cousine dont elle ne sait rien. De Nancy à Ratisbonne, de Nuremberg à Munich, ce récit familial qui, en soi, n'est pas très original, évoque la vie des militaires allemands pendant l'Occupation et la complexité des relations entre les deux nations.

CLAIRE LESEGRETAINE